

15. Car il ne se trouva point dans tout le reste du monde de femmes aussi belles que ces filles de Job. Et leur père leur donna leur part dans son héritage comme à leurs frères.

16. Job vécut après cela cent quarante ans. Il vit ses fils et les enfants de ses fils, jusqu'à la quatrième génération, et il mourut fort âgé et plein de jours.

16. *Vixit autem Job post hæc.* Dans la version grecque, dans l'Arabie et dans l'ancienne version latine on lit à la suite de ce verset : « Il est dit qu'il ressuscitera avec ceux que le Seigneur doit rappeler à la vie. » Ce qui suit est tiré du syriaque : « Job habitait dans la terre de Us, sur les confins de l'Éthiopie et de l'Arabie. Il s'appelait primitivement Jobab. Il épousa une femme étrangère, une Arabe, et il en eut un fils nommé Énanon. Pour lui, il était fils de Zara, des descendants d'Ésaü et de Bozra; et il était le cinquième depuis Abraham et Arabe le sixième. Or, voici les rois qui ont régné dans l'Éthiopie où Job régna lui-même : le premier fut Bahar, fils de Beor, dont la ville était Donnaba. Après lui vint Jobab, qui est appelé Job, et après Job, Azoni qui était prince dans la terre de Theman. Il eut pour successeur Cadaï, fils de Barac; c'est lui qui extermina et mit en fuite les Médianites dans la plaine de Moab; le nom de sa ville était Gédium. Les amis de Job qui vinrent le trouver étaient Eliphaz, de la race d'Ésaü et roi de Theman; Baldad, roi des Sabeens, et Sophar, roi des Minéens. » Assurément cette addition est trans-ancienne. Théodotus l'a conservée, Ariste, Philon et Polyhistor l'ont connue, avant saint Jérôme. Les Pères grecs et latins l'ont eue, mais sans lui donner la même autorité qu'au reste du livre. Mais saint Jérôme ne l'a pas insérée dans le texte sacré.

15. *In universa terra.* Vel est hyperbole, vel de regione tantum intelligendum in qua degit Job. — *Hereditatem inter fratres.* Simulcum fratribus ex æquo paternam hereditatem partem sinit. An hoc factum sit juxta regionis leges, an vero ex privilegio, sacer tætes non expressit; hoc tamen secundum videtur indicari.



15. Non sunt autem inventæ mulieres speciosæ sicut filie Job in universa terra; deditque eis pater suos hæreditatem inter fratres earum.

16. Vixit autem Job post hæc, centum quadraginta annis, et vidit filios suos, et filios filiorum suorum usque ad quartam generationem, et mortuus est senex et plenus dierum.

PRÉFACE SUR LE LIVRE DES PSAUMES.

1. De l'ode sacrée. — 2. Des anciens cantiques. — 3. Des Psalms et de leur origine. — 4. De leur caractère. — 5. Supériorité de cette poésie sur la poésie profane. — 6. Des divers auteurs des Psalms. — 7. Du style des Psalms. — 8. Du mètre et du rythme. — 9. Des prophéties renfermées dans le livre des Psalms. — 10. Du caractère dogmatique des Psalms. — 11. De leur morale. — 12. De la manière de lire et de méditer les Psalms.

4. La poésie et la musique sont sœurs, et on les trouve intimement unies au début de la civilisation de tous les peuples. Comme il est naturel à l'homme de chanter, et qu'il n'y a pas de chant sans une certaine cadence et sans une certaine mesure, il en résulte que pour approprier les paroles à la musique il faut les soumettre à certaines règles et les assujétir à un rythme déterminé. De là la poésie avec la prosodie qui en fixe et en détermine les lois et le caractère.

Dans la poésie, la forme la plus ancienne est, dans toutes les littératures, l'ode, c'est-à-dire le genre de pièce faite pour être chantée. Et parmi les différentes espèces d'odes, la plus ancienne est, sans contredit, l'ode sacrée.

Le sentiment de la Divinité s'est emparé dès le commencement du cœur de l'homme, et son premier besoin a été d'exprimer, dans un style animé, tout ce qu'il éprouvait d'admiration et de reconnaissance à la vue de tous les bienfaits dont il a été comblé par le Créateur.

Son premier chant a donc dû être un hymne de louange et d'action de grâces pour l'Auteur de tout bien. C'est ce qu'a remarqué Horace lui-même :

Musa dedit fâibus Divos, pueroque Deorum.

Si la muse lyrique a chanté les héros, elle les a considérés avant tout comme les enfants des dieux.

2. Dans la littérature sacrée, les premières poésies que nous avons rencontrées sont des cantiques, et ces cantiques sont des hymnes de reconnaissance inspirés à leur auteur par les merveilles que Dieu avait opérées en leur faveur. Ainsi, après le passage de la mer Rouge, Moïse, témoin du prodige qui vient de délivrer Israël de ses ennemis, s'écrie dans son enthousiasme : *Cantemus Domino* : Chantons un cantique au Seigneur (Exod., xv). À la fin de sa carrière, il trouve encore des accents plus élevés pour célébrer la loi confirmée par tant de prodiges et l'inculquer dans tous les cœurs. *Audite, cæli, quæ loquor* : Écoutez, cieux, ce que je vais dire (Deut., xxxii).

Deborah célèbre aussi sa victoire sur l'orgueilleux Sisara, par un cantique plein d'audace et de fierté dans lequel elle renvoie à Dieu toute la gloire de ce mémorable triomphe (Jud., v). Anne, mère de Samuel, sachant ses vœux exaucés, s'élève si haut dans le cantique d'action de grâces qu'elle adresse au Seigneur qu'on peut y voir le prélude du *Magnificat*, c'est-à-dire de l'ode par excellence que l'Esprit-Saint a mise sur les lèvres de Marie, lorsqu'elle veut remercier le Seigneur, de la grâce ineffable qu'il lui avait faite en la choisissant pour être la mère de son Fils.

Ces cantiques étaient chantés par le peuple au son du tambourin et de tous les instruments de musique alors connus.

3. David parut à l'époque où le peuple de Dieu fut définitivement formé sous le rapport civil comme sous le rapport religieux.

Il avait cessé d'être nomade depuis qu'il était entré sous la conduite de Josué dans la terre promise. Mais il avait toujours eu à lutter contre les restes des peuplades chananéennes. David donna le dernier coup à ces nations condamnées, en s'emparant de la forteresse de Sion sur les Jébuséens. Ses victoires lui permirent même de reculer les limites de son royaume jusqu'au centre de la Syrie, et le peuple de Dieu atteignit pendant son règne l'épogée de son étendue et de sa puissance.

Jérusalem, devenue sa capitale, s'enrichit des monuments et des édifices les plus splendides, et s'il ne bâtit pas le temple, il donna du moins au culte tout l'éclat qu'il eut sous Salomon quand le temple fut bâti. Il régla l'emploi des lévites, désigna les chefs du chant et de la musique, et organisa toutes les cérémonies qui devaient à chaque fête faire ressortir aux yeux de la nation la grandeur du Dieu qu'elle servait.

Il fallut à ces chants nouveaux des motifs nouveaux comme eux. C'est ce qui engagea David à composer ses odes à la louange du Seigneur. Le livre qui les renferme est nommé dans l'Hébreu *Thellim*, c'est-à-dire *louanges*, en raison du but que s'est proposé son auteur. Les Septante lui ont donné le nom de *Psalmi*, du mot grec *Psallo*, qui signifie toucher un instrument de musique, parce que ces odes ayant été composées pour être chantées, les musiciens accompagnaient toujours ceux qui les chantaient.

4. L'existence de David a été très-agitée. Il a connu, comme dit Bossuet, toutes les extrémités des choses humaines. Né à Bethléhem, dans une condition obscure, Samuel est allé le chercher dans les champs, au milieu de ses troupeaux, pour l'ôindre de l'onction royale. A la cour de Saül, il s'est trouvé d'abord parmi ses plus humbles serviteurs. Il a dû son élévation à son mérite. Sa victoire sur Goliath lui a valu la main de la fille du roi; il s'est vu alors l'ami et l'égal de Jotham et des autres princes; mais ses succès ont déchaîné contre lui l'envie. Les courtisans l'ont calomnié et il a dû fuir le courroux de Saül et mener la vie d'un exilé. Dans cette persécution, il a connu les plus grands dangers, et s'il est arrivé au trône, il a acheté sa couronne par de rudes privations et de terribles fatigues. Sur le trône il a vu ses droits contestés, et il a subi toutes les horreurs de la guerre civile. La prospérité l'avant amolli, il est ensuite tombé dans de graves fautes qu'il a déplorées toute sa vie. L'amertume de sa pénitence n'a pas détourné le châtiement temporel dont Dieu voulait le frapper, et il eut la douleur de voir la division pénétrer dans sa famille, et d'être trahi par Absalom et ses conseillers les plus intimes.

A travers ses vicissitudes, le cœur de David a été en proie à tous les sentiments que l'homme peut éprouver ici-bas. Comme il a composé ses Psalmes à l'occasion de chacun de ces événements, il s'ensuit qu'ils reflètent tous les états dans lesquels l'âme humaine peut se trouver. Chacun d'eux est Atharase, s'y voit dépeint et y remarque les différents mouvements qui se passent au fond de son cœur, s'il est dans la joie ou la tristesse, dans la ferveur ou l'attendrissement, dans l'espérance ou la crainte. Il y apprend à gémir sur ses fautes, à implorer le secours de Dieu dans les périls et les tentations, à lui témoigner sa reconnaissance pour les grâces obtenues, à chanter ses louanges avec amour, à apprécier les hommes à leur juste valeur, et à ne mettre sa confiance que dans le Seigneur.

5. Comme ces hymnes répondent perpétuellement à nos besoins, et qu'ils nous offrent, dans tous les temps, un remède à nos maux, de là l'intérêt qu'elles nous inspirent, et leur incontestable supériorité sur les poésies profanes. Comme l'a très-bien dit Marot :

Quant est de l'art aux muses réservé,
Homère, grec, ne l'a mieux observé.
Pas ne fait de nous d'inspires du Roi Horace
Se mette on Jon, s'il se veut perdes acris;
Car par sus lui vele nostre poëte
Comme feroit Paigle sur l'abonette,
Soit à écrire on beaux lyrigues vers,
Soit à toucher la lyre en sons divers.

Si Orphéus jadis l'eut entendu,
La sienne il eut à quelque arbre pendue;
Si Ariou l'eut osé chanter,
Et si Phébus un coup l'eut écouté,
La sienne il eut en cent pinces bonté.

Pindare est le prince des poètes lyriques d'Athènes et de Rome. Néanmoins ses odes nous offrent aujourd'hui peu d'intérêt. Ce sont, dit M. de Maistre, des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que nous importent les chevaux d'Hédon ou les mules d'Agésias? Quel intérêt pouvons-nous prendre à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes? Le charme tenait aux temps et aux lieux; aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaitre. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Élide, plus d'Alphée; celui qui se flatterait de trouver le Péloponèse au Pérou, serait moins ridicule que celui qui le chercherait en Morée.

David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances; il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle aux lieux ni aux circonstances; il n'a point disparu pour nous; elle est toute où nous sommes; et c'est David surtout qui nous la rend présente (*Soirées de Saint-Petersbourg*, vi^e entretien).

6. Quoique Moïse et d'autres auteurs inspirés aient composé des cantiques longtemps avant David, on peut néanmoins considérer ce prince comme le créateur de ce genre particulier de composition que l'on a désigné sous le nom de *Psalmes*. Et comme il est certain qu'il a écrit la plus grande partie des 430 *Psalmes* que nous possédons, il n'en a pas fallu davantage pour mettre sous son nom le Psautier tout entier, tel qu'il a été recueilli et disposé par Esdras.

Cette ancienne dénomination a accredité l'opinion de quelques Pères de l'Église qui veulent que tous les *Psalmes* soient de David. On cite à l'appui de ce sentiment les témoignages de saint Augustin, de Théodoret, de Cassiodore et de la plupart des anciens. Saint Philastre, évêque de Bresse, taxe même d'hérésie l'opinion contraire.

Mais saint Hilaire, Eusèbe de Césarée et saint Jérôme croient qu'il y a un certain nombre de *Psalmes* qui ne sont pas de David, et c'est le sentiment qui a prévalu en général parmi les commentateurs modernes. Bossuet, D. Calmet, Jahn, Brentano, Bellanger, Claire, Gilly et une foule d'autres n'hésitent pas à ce sujet.

Ils reconnaissent qu'il y a quelques *Psalmes* qui ont été composés avant David et qu'ils attribuent à Moïse. D'autres lui sont contemporains comme ceux qu'ils mettent sous les noms d'Asaph, d'Idithun et des enfants de Coré qu'il avait établis à la tête des musiciens chargés d'exécuter ses compositions. D'autres lui sont postérieurs, comme ceux qu'on croit avoir été composés par Daniel et Ezéchiel pendant la captivité, ou par Aggée et Zacharie après le retour des Juifs à Jérusalem.

Les titres qui se trouvent à la tête des *Psalmes* dans la Vulgate ne sont pas d'une autorité irréfutable. Nous avons eu soin de les discuter à mesure que l'occasion s'en est présentée. Mais l'auteur de ces titres s'accorde souvent avec les Septante et l'Hébreu, pour attribuer certains *Psalmes* à d'autres auteurs qu'à David.

Indépendamment de ce témoignage qui, dans ces circonstances, est d'un grand poids, il y a des *Psalmes* qui parlent de la captivité de Babel ou du retour des Juifs comme d'un événement passé. Tel est, par exemple, le *Psalme*: *Super flumina Babylonis sedimus*. Tout en reconnaissant que David a pu, comme prophète, connaître à l'avance cet événement, nous croyons que c'est faire violence au texte que de vouloir y lire sans motif une prédiction, lorsque d'ailleurs le sens littéral et historique présente une interprétation plausible qui n'offre aucune difficulté.

C'est sur cette raison que nous appuyons principalement notre sentiment, et nous sur la différence de style que M. Laurens et d'autres critiques ont cru remarquer entre les *Psalmes* de David et ceux que l'on donne aux autres poètes inspirés.

7. Pour nous, au contraire, cette différence de style n'existe pas, ou ne nous

semble pas susceptible d'être remarquée. Le style de tous les Psaumes, quels qu'ils soient, est merveilleux de concision, de rapidité et de clarté. Diverses mains ont pu tenir le pinceau, mais c'est le même esprit qui anime chaque tableau. Rien de plus simple et de plus sublime, que ce que les Psalmistes nous disent de la grandeur de Dieu et de son Christ (Ps. VIII, 2; XVII, 1; CXXXV, 4; CIX, 4 et seq.; XLIV, 3, 5, 7, 8). Veulent-ils nous peindre la rage de leurs ennemis, d'un mot ils mettent sous nos yeux dédain et leur fureur : *Viderunt me et moeruerunt capita sua* (CIII, 23); *fremeruerunt super me dentibus suis* (XXXV, 16). Ils nous représentent le captif dans sa prison comme dans un lac souterrain, au milieu d'un antre ténébreux, dans l'obscurité, sous l'ombre de la mort. Ils n'ont pas des images moins vives pour représenter le médisant ou le calomniateur. Leurs paroles sont autant de flèches empoisonnées, et leurs discours insidieux sont comme des filets dont ils étreignent leur victime (LVI, 5).

Parlent-ils des différentes vertus, ils les personnifient et les animent avec une puissance de coloris surprenante. La Justice a regardé du haut du ciel, disent-ils (LXXXIV, 12); elle est allée au devant de la Paix, et elles se sont embrassées (*Ibid.*, 41). La Paix a rompu l'arc, elle brisera toutes les armes et jettera au feu les boucliers (XLV, 10).

Leurs comparaisons sont toutes empruntées aux objets les plus familiers et les plus vulgaires; mais elles sont rendues avec tant d'exactitude et de naturel, que cette simplicité l'emporte de beaucoup sur le recherché prétentieux des écrivains ordinaires. Comme la cire coule en présence du feu, que les pêcheurs périssent devant la face du Seigneur (LXXV, 3). Gardez-moi, Seigneur, comme la puelle de l'écail (XVI, 8). Ils nous montrent la fragilité de la vie sous l'image de la fleur des champs, ou de l'ombre qui s'en va, ou des songes de l'homme qui s'éveille.

La nature qu'ils décrivent n'est pas cette nature de convention que trop souvent nos poètes nous représentent. C'est la nature orientale telle qu'ils l'avaient sous les yeux. Seulement comme ils ne voient jamais la nature sans s'élever au Créateur, derrière ces phénomènes, tantôt grandioses et terribles, tantôt riants et gracieux, ils nous montrent toujours le Dieu qui en est la cause et le régulateur : *Dixit et adstitit spiritus procellæ* (CVI, 25-26). *Respicis terram et tremis: tangit montes et fumant* (CIII, 32). *Dos eis, colligunt; aperis manum tuam saturantur boni* (*Ibid.*, 28).

8. On s'est demandé à quelles règles était soumise cette poésie si vive, si impétueuse dans ses élans, si hardie et si étonnante dans ses expressions. Était-elle assujétie à la rime comme dans la plupart des langues modernes? Devait-on compter et mesurer les syllabes, comme chez les Grecs et les Romains? Les auteurs les plus habiles et les plus anciens l'ont pensé. Joseph, Origène, Eusèbe et saint Jérôme ont été de ce sentiment. Ils ont cru que les cantiques de Moïse avaient été écrits en vers, et Joseph affirme, en plusieurs endroits, que le vers choisi par le législateur des Hébreux est le vers héroïque, ou l'alexandrin. Origène et Eusèbe ont adopté la même opinion, et saint Jérôme est allé jusqu'à dire que les Psaumes étaient des odes formées de vers iambiques, alcaïques et saphiques; à la façon de celles de Pindare, et que les cantiques du Deutéronome, d'Isaïe, le livre de Job, ceux de Salomon, sont en vers hexamètres et pentamètres (*Epist. civ. ad Paulin.*).

Parmi les modernes, Lowth, le célèbre professeur d'Oxford, a soutenu l'opinion de saint Jérôme, et D. Calmet, dans sa *Dissertation sur la poésie des anciens Hébreux*, cite les noms de Mercier, de Heribert, de Meibonius, de Gomare et de quelques docteurs hébreux qui se sont rangés, comme le savant orientaliste anglais, du côté des anciens.

Le système contraire est appuyé des autorités les plus graves. Scaliger, Guarin, Newman, Alan, Silvestro de Sacy, et une foule d'autres philologues prétendent que la poésie des anciens Hébreux n'était ni rimée, ni mesurée. M. Planhier, après avoir analysé leurs raisons dans ses *Etudes littéraires sur les poètes bibliques*, embrasse leur sentiment. « Je ne nie point, dit-il, qu'il ne se rencontre dans nos chants bibliques une cadence marquée, un je ne sais quoi qui respire et vous imprime à la lecture le mouvement musical; je ne nie pas non plus que ça et là ne puissent être quelques strophes dont les incisives se

répondent, et pour le nombre des mots et pour celui des syllabes, comme se répondent des vers réguliers et formés sur des lois constantes de prosodie. Mais tous ces accidents qui, du reste, pourraient exister dans une prose artistement combinée et découpée musicalement, me paraissent insuffisants pour établir un théorie que les Hébreux recouvrèrent l'empire du rythme et consacrerent son emploi. » (Tom. I, pag. 147-148).

D. Calmet va donc trop loin quand il conclut que toute la poésie des anciens Hébreux ne consistait que dans la grandeur, la noblesse et l'élevation des pensées et du style, dans la hardiesse des expressions, dans des manières vives et pathétiques, dans un discours concis et coupé, dans un tour plus fleuri, plus animé, plus expressif, plus propre à peindre et à mettre la chose devant les yeux que le discours ordinaire.

Indépendamment de ces caractères généraux qui distinguent, dans toutes les langues, la poésie de la prose, la poésie hébraïque avait évidemment sa forme propre qui au surplus se distingue de la disingulière de la prose. Mais nous ne connaissons les voyelles hébraïques que par le travail plus ou moins suspect des massorètes, et que nous avons perdu leur prononciation, il nous est impossible de nous rendre compte de la valeur qu'ils attachaient aux syllabes.

Mais dans les Psaumes principalement, on voit que chaque verset est une incise, que toutes ces incisives ont à peu près la même étendue, qu'elles sont toutes divisées en deux parties exprimant la même idée en termes différents ou présentant une antithèse très-marquée. C'est ce qu'on a appelé le *parallelisme*, qui, en l'absence de la structure des mots dont nous ne pouvons plus analyser le mécanisme, révèle un procédé qui suffisait à lui seul pour caractériser la poésie et la distinguer du langage ordinaire.

Monsieur Planhier donne pour exemple de ce parallélisme le début du Psaume II.

Quare fremuerunt gentes — et populi meditati sunt insania!
Diriguntur eunctis coram — et projecti sunt a nobis Jugum ipsorum.
Qui habitant in caelis irriserunt eos — et Dominus subsannabit eos.
Tunc loquetur ad eos in ira sua — et in furore suo conturbabit eos.

En psalmodiant, nous compoas ainsi chaque verset en deux parties, et nous faisons ressortir l'opposition des deux membres de l'incise, comme en lisant nos vers alexandrins, nous indiquons, par un arrêt, la césure de l'hémistiche, d'après ce précepte du législateur du Parنامه :

Que toujours dans vos vers — le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche — au marque le repos.

9. De tous les livres de l'Ancien Testament il n'y en a aucun qui renferme autant de prophéties que le livre des Psaumes. Jésus le met pour ce motif sur la même ligne que la Loi et les Prophètes réunis. « Il fallait, dit-il, que tout ce qui est écrit de moi, dans la Loi, dans les Prophètes et dans les Psaumes s'accomplît (Luc, XXIV, 44). »

Saint Paul nous y montre la divinité du Christ clairement exprimée : « A qui des anges, dit-il dans son épître aux Hébreux, Dieu a-t-il jamais dit : « Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui? » Et plus loin : « Je serai son père et il sera mon fils. » Et lorsqu'il introduit une seconde fois son premier-né dans le monde, il ordonne que tous les anges de Dieu l'adorent. C'est pourquoi, en parlant des anges, l'Écriture dit : « Dieu se sert des esprits pour en faire des anges et des flammes pour en faire des ministres; » mais quant à ce qui regarde le Fils de Dieu, elle dit : « Votre trône, ô mon Dieu, sera un trône étendu; le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité. Vous avez aimé la justice et vous avez haï l'iniquité; aussi, votre Dieu vous a oins d'une huile de joie d'une manière plus particulière que tous ceux qui participent à votre gloire (Hebr., I, 3 et seq.). »

Jésus-Christ couvrit lui-même de confusion les pharisiens par ce passage où le Psalmiste, supposant la pluralité des personnes en Dieu, nous montre le Christ comme l'une de ces personnes égales à son Père : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur. Assesiez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied (Matth., XXV, 42 et seq.). »

David, qui était prophète, savait, dit saint Pierre, que le Christ naîtrait de son sang et s'assiérait sur son trône. C'est ce qu'expriment ces paroles des

Psaumes : « Le Seigneur a fait à David un serment véritable et qu'il ne rétractera point : Je ferai naître de votre sang un fils qui sera assis sur votre trône (Act., II, 30). » Et saint Paul applique à Jésus-Christ entrant dans ce monde, cet autre passage qui exprime clairement l'incarnation du Verbe : « Vous n'avez point voulu d'hostie, ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps : vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices pour le péché ; alors j'ai dit : Me voici ; je viens selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté (Hebr., X, 5 et seq.). »

Sa passion est admirablement décrite dans le psaume XXI, qui commence par ces paroles de Jésus-Christ sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* et qui continue par l'énumération de toutes ses souffrances. « Je suis, s'écrie l'Homme-Dieu par la bouche de son prophète, je suis un ver de terre et non un homme ; je suis l'opprobre des hommes et l'objet du mépris de mon peuple. Tous ceux qui me voient, m'insultent. Il a mis, disent-ils, son espérance dans le Seigneur ; que le Seigneur le délivre, qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. Un grand nombre de bêtes féroces m'ont environné et m'ont assiégé de toutes parts. Ils ont ouvert leur bouche comme des lions rugissants pour me dévorer. Je me suis écoulé comme l'eau et mon cœur s'est fondu comme la cire au milieu de mes entrailles. Ma vigueur s'est desséchée comme l'argile cuite au feu ; ma langue s'est attachée à mon palais et vous allez me faire descendre dans la poussière avec les morts. Car je suis environné d'une troupe de féroces ; une multitude de gens qui veulent me perdre m'assiègent ; ils ont percé mes pieds et mes mains. On compterait tous mes os et ils prennent plaisir à me considérer en cet état. Ils partagent mes vêtements et jettent ma robe au sort. »

Pour compléter ce tableau des souffrances de l'Homme-Dieu on peut ajouter la trahison de Judas (Joan., XIII, 48), le vinaigre dont le Christ fut abreuvé sur la croix (Joan., XIX, 29), et, enfin, ces paroles du Psalmiste qu'il s'appliqua lui-même avant de rendre le dernier soupir : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains (Luc, XII, 46). »

Quand saint Pierre annonça aux Juifs la résurrection de son divin Maître, il leur montra ce fait miraculeux comme l'accomplissement de ces paroles de David : « Ma chair même reposera avec confiance, parce que vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer et que vous me permettrez point que votre saint éprouve la corruption du tombeau (Act., II, 25 et seq.). »

Lorsqu'il faut donner à un autre la place du perfide Judas dans le collège des apôtres, saint Pierre voit encore cet événement préité dans le livre des Psaumes. « Mes frères, dit-il, il faut que la prédiction faite par le Saint-Esprit dans l'Écriture, par la bouche de David, toucheant Judas, qui a été le chef et le guide de ceux qui ont pris Jésus, soit accomplie. Or, il est écrit dans le livre des Psaumes : Que sa demeure devienne déserte, que personne ne l'habite et qu'un autre prenne sa place dans le ministère apostolique. Il faut donc, qu'un autre prenne sa place dans le ministère apostolique pendant tout le temps que Jésus a vécu, ou un autre qui soit, comme nous, témoin de sa résurrection, afin qu'il entre dans son ministère et prenne possession de l'apostolat dont Judas a été déchu par son crime (Act., I, 16). »

David a vu les nations se soulever contre l'établissement du christianisme : « Pourquoi, s'écrie-t-il, les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils formé de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont ligés contre le Seigneur et contre son Christ. Remplons leurs liens, ont-ils dit, et rejetons loin de nous les chaînes dont ils veulent nous charger. »

« Mais celui qui habite dans les cieux se rira de leurs efforts, le Seigneur se moquera d'eux. Il leur parlera alors dans sa colère et les troublera dans sa fureur. Il leur dira : J'ai été établi roi par Dieu sur sa montagne sainte pour faire connaître sa loi. C'est à moi que le Seigneur a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi toutes les nations et je te les donnerai pour héritage ; tu posséderas toute l'étendue de la terre. Tu méneras ces hommes avec un sceptre de fer et tu tu les briseras comme un vase d'argile (Ps., II, 4 et seq.). »

Le Roi-Propète a vu les rapides progrès de l'Évangile, malgré les persécutions que devaient éprouver les fidèles. Ainsi après avoir décrit les souffrances que le Christ devait endurer dans sa passion, il peint son triomphe en lui faisant tenir ce discours : « Vous m'avez exaucé, Seigneur, j'annoncerai votre nom

à mes frères et je vous louerai au milieu de l'assemblée des peuples. Vous qui craignez le Seigneur, vous louez, hé, enfants de Jacob, glorifiez-le tous ; tremblez devant lui, vous qui êtes de la race d'Israël ; parce qu'il n'a ni méprisé ni rejeté la prière du pauvre, et qu'il n'a point dédaigné de moi son visage et qu'il m'a exaucé quand je criais vers lui.

« Je vous louerai, Seigneur, au milieu d'une grande assemblée et je vous rendrai mes hommages en présence de tous ceux qui vous craignent. Les pauvres participent à la victime et ils seront rassasiés ; ils loueront le Seigneur et le rechercheront et leur cœur vivra éternellement. Tous les peuples, jusqu'aux extrémités de la terre, se souviendront du Seigneur et retourneront à lui ; toutes les tribus des nations se prosterneront en sa présence. »

« Tous les riches de la terre l'adoreront et se nourriront de lui ; ils se prosterneront en sa présence, s'humilient jusque dans la poussière. Mon âme vivra pour lui et ma race le servira : ce sera la race des enfants de Dieu. Il viendra des hommes qui annonceront sa justice au peuple qu'il aura fait naître, et ils apprendront à ce peuple nouveau qu'il est l'auteur de toutes ces merveilles. »

« Au milieu de ce concert des nations qui louent le Christ et qui suivent sa loi, David a vu l'indocilité et l'incrédulité des Juifs, mais il a en même temps prédit leur rappel futur, dans ce magnifique Psaume : « Ecoutez-nous, ô pasteur d'Israël, vous qui conduisez Joseph comme un troupeau de brebis, vous êtes assis sur les chérubins, montrez-vous devant Ephraïm, Benjamin et Manassé, faites éclater votre puissance et venez pour nous sauver. »

« O Dieu, faites-nous retourner à vous, montrez-nous votre face et nous serons sauvés. Seigneur, Dieu des armées, jusques à quand rejetterez-vous dans votre colère la prière de votre peuple ? Jusques à quand donneriez-vous pour nourriture le pain des larmes et pour breuvage des pleurs aussi abondants qu'amer ? Vous nous avez mis en butte à nos voisins et nos ennemis nous ont insultés. »

« O Dieu des armées, faites-nous retourner à vous, montrez-nous votre face et nous serons sauvés (Ps. LXXXIX, 2 et seq.). »

« Vous avez transporté votre vigne de l'Égypte ; vous avez classé les nations et vous l'avez plantée dans leur terre. Vous avez été vous-même le guide de ceux qui l'ont transportée ; elle a jeté de profondes racines et rempli la terre. Son ombre a couvert les montagnes et ses branches sont comme les cônes de Dieu. Elle a étendu ses pampres jusqu'à la mer et ses racines jusqu'au fleuve. Pourquoi avez-vous rompu la haie qui la protégeait et l'avez-vous exposée au pillage de tous les passants ? Le sanglier de la forêt la ravage et elle sert de pâture aux bêtes féroces. »

« Dieu des armées, retournez à nous, regardez du ciel, voyez cette vigne et visitez-la. Rétablissez celle que votre main a plantée ; elle a été brûlée et coupée, mais ceux qui l'ont maltraitée périront sous le souffle de votre colère. Que votre main s'étende donc sur l'homme de votre droite et sur le fils de l'homme que vous avez fortifié. Alors nous ne nous éloignerons pas de vous ; vous nous rendrez la vie et nous invoquerons votre nom. »

« Seigneur, Dieu des armées, faites-nous retourner à vous, montrez-nous votre visage et nous serons sauvés. »

« Enfin, le Psalmiste nous représente le Christ paraissant à la fin des temps pour juger tous les hommes et frapper les méchants d'un anathème éternel. « Le Seigneur demeure éternellement ; il a préparé son trône pour juger. Il jugera lui-même l'univers selon la justice, il jugera les peuples selon l'équité. Le Seigneur est le refuge du peuple et il est son appui dans la tribulation. »

« Ceux qui connaissent votre nom, Seigneur, espéreront en vous ; parce que vous n'abandonnez point ceux qui vous cherchent. Chantez les louanges du Seigneur qui habite dans Sion ; annoncez ses œuvres parmi les peuples ; parce qu'il redemandera compte du sang innocent et qu'il n'a point oublié les cris du pauvre. »

« Les nations sont tombées dans la fosse qu'elles avaient creusée, leur pied s'est pris dans le piège qu'elles avaient tendu en secret. Le Seigneur s'est fait connaître en rendant justice ; il pécherez justes est trouvé pris dans les œuvres de ses propres mains. Les méchants tomberont dans l'enfer ; tous les peuples qui oublient Dieu y seront précipités. Car le pauvre ne sera pas toujours oublié et l'attente des humbles ne sera pas vaine à jamais. »

« Levez-vous, Seigneur, que l'homme ne prévale pas ; que les nations soient

jugées à votre tribunal. Seigneur, frappez-les de terreur, afin que tous les peuples sachent qu'ils ne sont que des hommes faibles. »

40. Tout en plongeant dans l'avenir pour nous dire ce qui se passera plus de mille ans après lui, ce prophète inspiré tient perpétuellement ses regards attachés sur le passé et relie par la tradition la chaîne des temps. Pour lui, le monde qui l'environne n'est pas l'effet du hasard. Ce n'est pas son plus une matière éternelle que l'Intelligence divine a élaborée. Son Dieu, comme le Dieu de Moïse, est un Dieu créateur, qui d'un mot a fait le ciel et la terre, et qui tient tous les êtres sous sa loi. *Il a dit et tout a été fait, il a ordonné et tout a été créé* (Ps. CXLVIII, 5, 6). *Il tend le ciel comme un étendard, il a assis la terre sur sa base, les montagnes s'élèvent, les plaines s'abaissent à l'endroit qu'il leur a assigné, il a marqué à chaque être les limites dans lesquelles il doit se renfermer* (Ps. ciii, 2 et seq.).

Il sait que notre nature a été créée et que l'homme conçu dans l'iniquité est en rivalité contre Dieu dès le sein de sa mère (I, 7). Il sait, comme saint Paul, qu'il faut que Dieu agisse avec nous, que, sans sa grâce, nous sommes incapables de prier (LXII, 6), et qu'en vain ferions-nous des efforts pour élever l'édifice de notre salut, s'il n'est là pour y coopérer, nous travaillerons en vain (CXXV). La pensée du Rédempteur lui est constamment présente, et il nous rappelle à cette occasion la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les bénédictions que Dieu a répandues sur ses patriarches, les songes et les prédictions de Joseph, et tous les prodiges opérés en faveur du peuple saint, soit en Egypte par les dix plaies, soit au passage de la mer Rouge, soit dans le désert.

Le Pentateuque tout entier avec ses faits historiques, ses lois, ses rites, ses usages se retrouve dans les Psames. David y fait perpétuellement allusion, tantôt pour rappeler à sa nation les bienfaits dont la Providence l'a comblé, tantôt pour lui remettre sous les yeux la loi elle-même dont l'observation doit faire sa grandeur et sa puissance.

Quoique le mosaïsme ait été une religion d'attente et qu'il ait dû se tenir resserré dans les étroites limites de la Judée pendant la période de la préparation évangélique, David, qui de son regard prophétique avait vu toutes les nations venir à Jésus-Christ, veut qu'en attendant cette diffusion universelle de la lumière, tous les peuples louent le Dieu de ses pères, et il s'écrit à chaque instant et de toutes les manières : *Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur... Peuples de la terre, vouserez vers Dieu des cris d'allégresse; chantez des hymnes à la gloire de son nom, dites à Dieu : La terre entière vous adorera* (LXXI, 1 et seq.). *Rois, princes, grands de la terre, peuples qui la couvrez, louez le nom du Seigneur, car il n'y a de grand que son nom* (CXLVII, 41, 42).

41. La morale de ces divins cantiques ne se borne pas à nous recommander la justice et les autres vertus naturelles dont les philosophes de l'antiquité ont fait l'éloge. David connaît la fin surnaturelle de l'homme, et il nous excite à mettre perpétuellement en pratique les trois grandes vertus théologiques que le christianisme seul préche : la Foi, l'Espérance et la Charité.

L'objet de notre foi est le Christ, et c'est Jésus-Christ, dit la Bible de Vence, qui parle dans les Psames. C'est sa voix qui s'y fait entendre et qui éclaire souvent d'une manière si distincte, qu'on est forcé d'oublier le serviteur pour ne plus écouter que le maître, à qui seul le langage des Psames convient avec une parfaite justesse, surtout quand on ne le sépare pas de son corps mystique qui est l'Eglise. Tantôt il y parle avec la supériorité d'un Dieu, avec la liberté du Fils unique de Dieu égal à son Père; tantôt il y parle avec la confiance d'un juste parfait à qui la justice divine n'a rien à reprocher; tantôt il y parle avec l'humilité et les sentiments d'un pauvre à qui rien n'est dû; tantôt il y prend le langage d'un pécheur couvert de crimes, digne de toute la colère de Dieu, saisi de douleur et de confusion à la vue des péchés sans nombre par lesquels il a outragé la Divinité, ému et tremblant devant une Majesté justement irritée et dont la puissance égale la colère; tantôt il gémit, il soupire, et du fond de l'abîme pousse des cris perçants comme un homme de douleurs, qui souffre les maux les plus cuisants, qui est environné d'infirmités, dépouillé de tout bien, dénué de tout secours, livré à l'ingominie, et devenu l'opprobre et la honte de ses plus méprisables enfants les hommes; trahi par ses proches et ses amis,

abandonné de tout le monde, assiégé de toutes parts, et persécuté sans relâche par une multitude d'ennemis également cruels, puissants, calomnieux, artificieux; tantôt il regarde ses humiliations et ses douleurs comme étant ordonnées par une justice pleine de sévérité, qui le repousse, qui poursuit en lui les crimes dont il est chargé, qui appesantit sur lui son bras fort, et qui l'accable de tous les traits de sa colère; mais au milieu de tant d'afflictions et d'épreuves, il paraît toujours animé de la confiance la plus vive et de la plus ferme espérance.

D'autres fois, il envisage la colère de Dieu comme étant apaisée; et il parle comme un homme devenu l'objet des complaisances de Dieu, sur qui Dieu répand les trésors de ses bénédictions, à qui il donne toute la terre pour héritage, qu'il revêt de toute sa puissance, et du droit de juger tout l'univers; qu'il venge de tous ses ennemis; à qui il donne une famille innombrable; qu'il récompense d'une félicité proportionnée à ses douleurs; d'une gloire qui répond à ses humiliations, et qui l'éleve au-dessus des anges mêmes. D'autres fois encore, il parle comme un vainqueur qui a terrassé tous ses ennemis, et qui a fait la conquête du monde entier : dans d'autres, comme un protecteur tout-puissant et un père plein de tendresse, qui prend en main la cause de la veuve, du pauvre et de l'orphelin, et qui les arrache à la malice et à la puissance de ceux qui les oppriment. Tantôt il y parle comme s'il était seul; et tantôt comme au nom d'une multitude d'hommes. Quelquefois, dans un même Psaume, il se dit exaucé et dédité, et cependant il demande sa délivrance comme un homme encore affligé et opprimé.

Cette diversité de langage, en apparence contradictoire, est le meilleur aliment pour la foi, puisque, par son opposition même, il fait perpétuellement ressortir la dualité de nature du Sauveur, sa nature divine et sa nature humaine.

Moïse, dans sa législation, avait appuyé sur les récompenses de la vie présente plutôt que sur celles de la vie future, parce qu'il avait craint que le dogme de l'immortalité de l'âme n'entraînât les Juifs grossiers dans les erreurs de l'idolâtrie. Mais l'espérance de David n'a pas pour but seulement les biens de ce monde, il sait que le désir du juste doit s'étendre plus loin. Pour lui, comme pour saint Paul, Dieu doit être lui-même la récompense de ceux qui le servent, et il y a dans le ciel des demeures éternelles, que le Seigneur a préparées à ses élus et dans lesquelles il leur réserve une félicité qui ne s'épuisera, et qui ne s'altérera jamais : *Deus cordis mei et pars mea in aeternum* (LXXI, 20). *Bonté, qui habitant in domo tua, Domine : in sacula sanctorum laudabunt te* (LXXXII, 5). *Inebriabuntur ab ubertate domus tua : et torrente voluptatis tuae potabis eos* (XXXV, 9).

En ordonnant à ses disciples de s'aimer les uns les autres, Jésus-Christ leur dit : Je vous donne un commandement nouveau. C'était un commandement nouveau pour les Gentils qui ne l'avaient pas connu, et il était également nouveau pour les Juifs qui ne le mettaient pas en pratique. Mais dans les accents de David, on trouve le pressentiment de ce règne de la charité évangélique.

Son cœur est embrasé du double amour que commande cette vertu, de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Il n'aime pas Dieu d'un amour contentif à la façon des platoniciens, mais son amour est pénétré toute son âme. C'est une soif qui la dévore, c'est un transport qui fait tressaillir tout son être : *Sitio in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea* (LXXI, 2). *Cor meum, et caro mea, exultaverunt in Deum vivum* (LXXXIII, 3).

Cet amour excite dans son cœur une piété ardente. Lorsqu'il est loin de Jérusalem, il ne soupire pas après les plaisirs dont l'exil l'a privé. Ses regrets sont pour l'arche, qu'il ne voit plus et près de laquelle il ne peut plus prier. Ses meilleurs instants, ses plus belles journées sont celles qu'il passe dans le tabernacle, dans le parvis du Seigneur : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine, habitatum* (LXXXII, 2). *Melior est dies unus in atrius tuis super millia* (Id., 41).

Son amour du prochain le rend sourd aux mauvais discours de ses ennemis. *Ego autem tanquam surdus non audiebam : et sicut mutus non aperieus os suum* (LXXXVII, 44, 48). Au lieu d'avoir recours contre eux aux armes et à la violence, il se couvre d'un cilice, s'humilie par le jeûne et priaît pour ses persécuteurs : *Cum mihi molesti essent, inductor cilicio. Humiliabam in jejuniis animam meam : et oratio mea in sinu meo convertetur* (XXXIV, 42).

À la vérité, il y a dans certains endroits des Psames des malédictions affreuses

et de terribles imprécations contre le méchant. Les termes en sont si durs et si violents, qu'un docteur moderne de l'Eglise, saint Alphonse de Liguori, dit que l'on ne pourrait, sans péché, assumer sur un individu quelconque de pareils anathèmes.

Mais il est à remarquer, qu'en les prononçant, David n'a jamais en vue une personne déterminée. Parfois ces paroles sont une menace, qui a pour objet de détourner le méchant de ses funestes desseins, en lui mettant sous les yeux les peines qu'il va encourir. D'autres fois, ces anathèmes sont une prophétie qui annonce au coupable l'avenir effroyable qui l'attend s'il continue à s'inspirer des mauvaises passions.

Comme le Psalmiste ne s'adresse jamais aux personnes, ses paroles les plus acerbes et les plus violentes n'atteignent que le vice et l'impie, considérés d'une manière générale et abstraite. On conçoit qu'alors sa vertu indignée ne connaisse pas de bornes, et que le poète ait recouru aux expressions les plus énergiques pour rendre cette haine, cette horreur du mal dont il est transporté.

42. Mais on fait aux *Psalmes* un autre reproche qui nous semble plus fondé. On regrette qu'ils soient souvent si difficiles à comprendre.

Cette obscurité tient d'abord à la nature du texte primitif. La langue hébraïque, dit D. Calmet, est peu connue, et quelque effort que l'on fasse, il y a certains termes dont on ne saura jamais parfaitement la signification. Les moyens qui pourraient nous conduire à une connaissance certaine nous manquent. Il y a très-peu de livres écrits dans cette langue; aucune grammaire, aucun dictionnaire ancien.

Le sens que le texte hébreu moderne présente, est d'ordinaire plus embarrassé et moins naturel que celui des Septante et de la Vulgate. Les auteurs de ces traductions se sont tellement attachés au texte primitif, qu'ils ont fait passer dans leur langue une foule d'idiotismes hébraïques qui gênent la phrase latine ou grecque. En certains endroits, à force d'être littérale, leur version devient très-difficile à saisir.

A ces difficultés matérielles s'en ajoutent d'autres qui proviennent du fond et de la forme de ces odes sacrées.

Les sujets qui y sont traités ne sont pas des sujets ordinaires. Ce sont des sujets moraux ou philosophiques, des prophéties ou des mystères profonds qui méritent de beaucoup la portée de notre esprit. Ce sont des révélations merveilleuses souvent exprimées en un seul mot dont nous n'avons pas toujours la clé.

La poésie n'a non plus jamais par elle-même la précision de la prose. La forme lyrique, qui est celle qui s'adapte le mieux à l'enthousiasme de l'écrivain inspiré, a ses élans et sa marche impétueuse. Elle ne connaît pas les transitions et supprime, dans la liberté de son allure, une foule d'idées intermédiaires que l'on est obligé de retrouver par la pensée pour saisir la liaison des différentes parties d'un même morceau. Horace ne se lit pas aussi facilement que Tite-Live, et l'helléniste le plus distingué ne suit qu'avec grande peine la marche de Pindare. La poésie orientale étant encore plus hardie dans ses expressions et ses images que la poésie grecque et latine, il n'est pas surprenant que les *Psalmes* aient occupé un si grand nombre de commentateurs.

On n'en compte pas moins de 1400, et dans cette multitude prodigieuse d'interprètes, il n'y en a pas dont on soit pleinement satisfait. Les uns sont trop longs, les autres trop courts, celui-ci étale une érudition contestable, celui-là est trop sobre de citations et d'études.

En venant après tant d'autres, nous n'avons pas la prétention de résoudre un problème si complexe et si difficile; mais nous croyons qu'à l'aide de la traduction du P. de Carrière, des notes de Ménochius et des observations que nous avons empruntées à d'autres commentateurs, on pourra du moins s'assurer du sens littéral des *Psalmes*, et donner ainsi une base solide aux sens mystiques que l'on voudra établir.

Or, pour bien saisir la pensée d'un ouvrage, la première chose à faire est d'en rechercher l'auteur, de se dire à quelle époque il a vécu, quel but il s'est proposé, quel sujet il a traité et dans quelles circonstances il s'est trouvé au moment de sa composition.

C'est pour cela qu'au commencement de chaque *Psautre* nous avons tenu à en indiquer le caractère. Le titre fait connaître si c'est moral ou prophétique, si c'est une action de grâces ou une prière. Autant qu'il nous a été possible, nous en avons désigné l'auteur et l'époque, et nous avons exposé à quelle occasion ce poème avait été composé. D'un mot nous avons aussi marqué le point de vue auquel il fallait se mettre pour en saisir l'ensemble.

Lorsqu'après la traduction du P. de Carrière et les notes de Ménochius il s'est trouvé encore des points douteux ou obscurs, nous avons cherché à les éclaircir en nous aidant des lumières des interprètes les plus autorisés. Nous avons principalement relevé toutes les allusions historiques qui rendent si intéressants ces hymnes populaires, et nous avons mis sur la voie des sens mystiques ou anagogiques que l'on peut déduire du sens littéral.

Nous n'avons pas eu l'ambition d'être dans une telle matière, irréprochable et complet. Mais nous serons arrivés à notre but, si, comme le dit D. Calmet dans sa *Préface sur le livre des Psalmes*, nous avons réussi à découvrir au lecteur pieux et éclairé le fonds inépuisable d'instructions et de mystères renfermés dans ce livre divin. *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum* (Ps. xciii. 12).